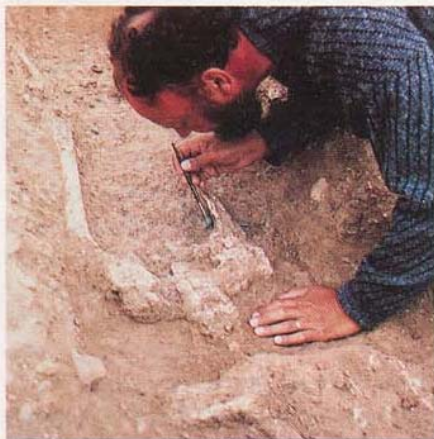


Origines de l'Europe

De la façade atlantique aux portes de la Sibérie, les marges de l'Europe présentent des similitudes qu'étudie Jean-Pierre Pautreau. Il pratique aussi l'ethnoarchéologie en Thaïlande.

Jean-Pierre Pautreau est un paléométallurgiste. Spécialiste des métaux, cet archéologue vit entre deux âges préhistoriques, dans l'interstice d'environ 2500 ans (- 3000 à - 500), qui existe entre le début de l'âge du bronze et l'âge du fer. A Poitiers, il anime une antenne de l'unité de recherche du CNRS «Anthropologie et paléoenvironnement des civilisations armoricaines et atlantiques» (Rennes, UPR 403, dirigée par J-L Monnier). Parmi ses nombreuses publications, citons *La Préhistoire en Poitou* (avec Roger Joussaume, éd. Ouest France Université).

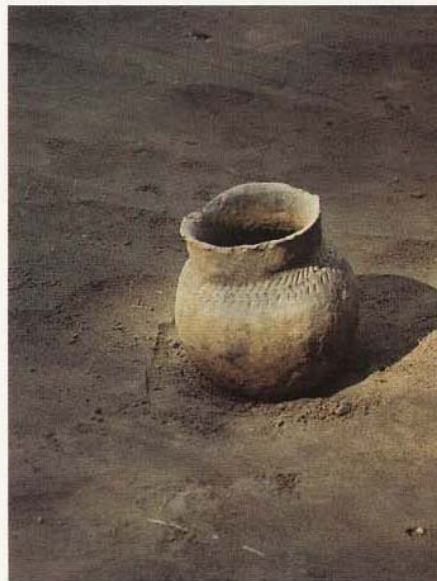
Depuis quelques années, Jean-Pierre Pautreau a considérablement étendu son territoire d'investigation, de l'Atlantique à l'Oural, en passant par l'Asie du sud-est. Il a lancé dans le nord de la Thaïlande un programme d'ethnoarchéologie. Une école en plein essor en France.



Jean-Pierre Pautreau

Dans *l'Histoire de l'Europe*, vous indiquez : «La communauté atlantique affirme une identité bien autonome, unie par ses côtes». Comment se traduit cette unité ?

La façade atlantique est d'abord un espace de circulation. L'étain et le cuivre ont circulé le long des côtes, de la Hollande au Portugal. C'est très net au début



Céramique de l'âge du fer, fouille d'un tumulus dans la région de Kourgan.

de l'âge de bronze. Vers 2000 - 1500 ans avant J-C, il existait de grandes affinités entre ces régions. On le constate aussi dans la circulation des objets, l'organisation des villages, les sépultures, etc. Quand un progrès apparaît quelque part, on le retrouve aussitôt ailleurs. On a par exemple trouvé des épées et des haches en bronze d'un type proche, datant de 800 ans avant J-C, dans les îles britanniques, la Normandie, la Bretagne, le Poitou et le Portugal. On sent que ces épées et haches ont été fabriquées sur place, mais elles ont toutes un air de famille, bien différent de ce qui existait à l'époque en Allemagne ou en Suisse. Pendant cette période, les grands changements ont lieu en Europe Centrale, alors que la façade atlantique semble continuer à fonctionner de la même façon.

Comment êtes-vous passé de la façade atlantique à la marge orientale de l'Europe ?

Un peu par hasard. Lors d'un colloque à Bratislava, j'ai rencontré une collègue russe, Ludmila Koryakova, qui dirige à

Ekaterinbourg le laboratoire d'archéologie de l'Académie des Sciences de Russie et enseigne à l'Université de l'Oural. En discutant (en français et en anglais), nous avons constaté que nos préoccupations étaient les mêmes. Il semble qu'il y ait dans les marges occidentales et orientales de l'Europe, des processus pratiquement identiques au moment du passage de l'âge du bronze à l'âge du fer.

A quelle zone géographique correspond cette marge orientale ?

Au-delà des monts Oural, la Sibérie reste la principale frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie. Même s'il y eut toujours des peuples de chasseurs en Sibérie, les grandes civilisations de l'Ouest, les grandes cultures agricoles ne sont pas allées plus loin. Au sud de cette zone de contact, il y a les steppes du Kazakhstan qui ouvrent sur le Moyen-Orient. Cette zone est donc aussi un carrefour. C'est pratiquement la fin de la route de la soie, le contact avec les plaines de l'Europe du Nord et plus ou moins avec le monde méditerranéen par la mer Noire.

Ces courants sont comparables à ceux de l'Europe de l'Ouest, c'est-à-dire la circulation de l'ambre de la Baltique, de l'étain d'Angleterre et de Bretagne, du cuivre d'Ibérie, etc.

Les mouvements de population, d'idées, de techniques agissent sur ces régions situées aux marges de l'Europe.

Cette rencontre va-t-elle se concrétiser par un programme de recherche ?

Oui. Cet été j'ai travaillé pendant un mois avec ma collègue russe autour de la ville de Kourgan, à la limite de l'Oural et de la Sibérie. Dans le cadre d'une convention d'échange entre le CNRS et l'Académie des Sciences de Russie, Ludmila Koryakova, viendra travailler avec moi en Poitou-Charentes et à Rennes en mai et juin 1993. Cet échange doit se poursuivre pendant plusieurs années.



Arkaim, site de l'âge du bronze, les steppes à la frontière de l'Oural et du Kazakhstan.

Quel est l'objet de ce programme ?

Nous étudions le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer, c'est-à-dire de 900 à 700 avant J-C. Cela consiste à comparer les sépultures, les habitats, les techniques métallurgiques afin de dégager des caractères socioculturels propres aux phénomènes de mutation, au-delà des particularismes régionaux ou locaux.

La recherche archéologique russe est-elle aussi sophistiquée que celle de l'Europe de l'Ouest ?

A quelques bémols près les techniques sont grosso modo les mêmes. La photographie aérienne pour repérer les sites fut par exemple moins utilisée, les chercheurs russes devant travailler à partir de clichés de l'armée.

Néanmoins les archéologues russes ont souffert d'un certain isolement. Le Paléolithique est bien connu car il y eut pas mal d'échanges avec l'Occident, ce qui n'est pas le cas des périodes plus récentes. Ainsi l'archéologie de l'Oural pour l'âge du bronze et l'âge du fer reste relativement méconnue, car cette région

fut longtemps fermée aux chercheurs occidentaux. Il faut savoir aussi que, pratiquement, il n'est pas facile de travailler en Oural. Cette région, connue pour ses industries très polluantes, subit un climat rude. Elle est recouverte de neige de septembre à avril. Seul l'été permet des recherches sur le terrain.

Mais surtout la recherche russe souffre d'un manque de financement. A tel point qu'on m'a rapporté que des chercheurs russes avaient négocié des vestiges avec des marchands occidentaux pour financer leurs recherches.

Depuis 1985, vous effectuez aussi des campagnes en Thaïlande.

J'ai commencé à travailler en Thaïlande en participant à la Mission archéologique française (Ministère des Affaires étrangères) dirigée par Marielle Santoni (CNRS, Musée Guimet). En 1990, j'y ai lancé un programme d'ethnoarchéologie dans la région Nord, autour de Chiang Mai (financé par le CNRS de Bretagne, d'Aquitaine Poitou-Charentes, et des Affaires étrangères). Cette région de petites

montagnes est peuplée de tribus semi nomades, sino-thibétaines. Ces tribus circulent entre la Chine, la Birmanie, le Laos et la Thaïlande, vivent de l'agriculture et pratiquent encore des techniques traditionnelles similaires à celles d'il y a quelques milliers d'années.

Or en observant ces pratiques traditionnelles avec un oeil d'archéologue, on peut expliquer certaines choses.

De là est né votre intérêt pour l'ethnoarchéologie ?

Indéniablement, l'ethnoarchéologie apporte un plus. Le document archéologique est limité. Par exemple lorsqu'on met au jour une trace de feu, comment dire s'il s'agit d'une trace de foyer domestique ou d'une forge ? Le feu préhistorique reste quasiment muet alors qu'il est possible d'effectuer quantité de mesures sur un feu traditionnel (température, gaz, conception du foyer, etc.). C'est ce que nous avons entrepris avec Jean-Claude Goudeau (CNRS), spécialiste de l'incinération des déchets au laboratoire de chimie physique de la combustion de l'université de



Crémation traditionnelle dans la région de Hot (Nord de la Thaïlande).

Poitiers. Cette année lors de la première campagne sur ce thème en Thaïlande, nous avons constaté par exemple que des foyers de conception très rustique pouvaient atteindre des températures considérables et à l'emplacement desquels il ne restait presque plus de traces.

J'en ai tenu compte à mon retour en France lorsque j'ai découvert des traces de feux.

Nous poursuivrons l'an prochain ce programme de recherche sur les structures de combustion des foyers domestiques, des ateliers d'artisans et des crémations. Nous allons notamment fouiller des ateliers de forgerons abandonnés il y a quelques années afin de les comparer aux sites préhistoriques. Je travaille en équipe avec Montserrat Mataro I Pladelasala et Patricia Mornais, chercheurs associés à l'UPR 403.

Cette méthode n'est-elle pas un facteur de risques d'erreurs importants quant à l'interprétation des faits archéologiques ?

En archéologie, on n'est jamais sûr ! Depuis une vingtaine d'années les archéologues s'intéressent à l'ethnologie

(nous sommes encore peu nombreux en France) parce que des faits matériels contemporains peuvent servir à interpréter des faits archéologiques, par analogie et comparaison, par la mise en évidence de régularités dans les processus. L'ethnoarchéologie est née parce que les archéologues ont vite constaté que les ethnologues s'intéressaient peu au rôle de la culture matérielle. Or, c'est la seule chose tangible sur laquelle nous pouvons travailler, nous archéologues.

Evidemment, l'ethnoarchéologie est particulièrement efficace pour des faits très techniques. Il n'y a pas cinquante façons de faire cuire la poterie. Mais dès qu'on

Atelier de forgerons dans la région de Chiang Mai (Nord de la Thaïlande).



cherche à interpréter des phénomènes plus complexes, comme les circuits commerciaux ou des faits à caractère social, c'est plus délicat.

L'ethnoarchéologie est-elle en concurrence avec l'archéologie expérimentale ?

L'une et l'autre se complètent. L'archéologie expérimentale part d'une hypothèse et cherche à la prouver par une expérience. Tandis que l'ethnoarchéologie observe le processus sans intervenir.

Prenons le cas de la crémation des morts. En Europe, des chercheurs ont essayé de reconstituer ce type de crémation avec des animaux. J'ai assisté à des cérémonies de crémation traditionnelle en Thaïlande et j'ai constaté par exemple qu'on y utilisait beaucoup moins de bois que dans les expérimentations européennes. Même s'il ne faut pas généraliser trop rapidement, le fait demeure intéressant.

Pourquoi restez-vous si peu disert sur le contexte socioculturel dans lequel vous êtes plongé ? Par exemple, un jour vous m'avez fait part de votre étonnement sur les crémations des morts en Thaïlande, qu'il s'agit notamment d'une vraie fête, que la famille peut garder le cercueil du grand-père pendant plusieurs mois dans la maison, le temps d'économiser assez d'argent pour s'offrir une belle cérémonie.

Cela n'a rien à voir avec mon travail. C'est l'étonnement du touriste moyen. N'importe quel individu ignorant nos us et coutumes serait aussi surpris en assistant au rite chrétien de l'enterrement. D'autre part, je ne suis pas ethnologue, ni historien des religions. Je n'ai donc rien à dire sur ce domaine, sinon des bêtises.

Pourtant lorsque vous êtes en Poitou-Charentes, en Russie ou en Thaïlande, n'avez-vous pas l'impression de travailler dans des temps différents ?

Seul le décor change. Le travail de l'archéologue reste le même. A priori tout est semblable. Mais tout est différent quand même. Le fait de travailler dans des pays si différents suscite des réflexions et des observations qui sinon nous auraient échappé. Mais surtout cela offre une ouverture d'esprit.

Propos recueillis par Jean-Luc Terradillos